

Universitätsbibliothek Paderborn

**L' Année Chretienne Contenant Des Reflexions pour tous
les Dimanches & les principales Festes de l'Année**

Tirées de l'Ecriture & des Saints Peres

Fontaine, Nicolas

Paris, M.DC.XCIII.

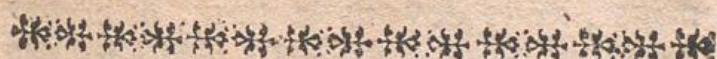
Pour le leudy de a troisième semaine de Caresme.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-49910](https://nbn-resolving.de/urn:nbn:de:hbz:466:1-49910)

LE MECR. DE LA 3. SEM. DE CAR. 271
plus
uillers
treu-
e pas
ment
quis
non
ugle,
Cela
que
tous
tous-
s &
doit
i ne
n se
ce
ex-
acis
om-
ort-
fait
blir
ens
te-
ap-
me-
tes:
nos pensées & sur tous les mouvemens de nostre cœur. La premiere sorte de pureté est celle des Pharisiens , mais l'autre est proprement celle des Chrétiens , qui ne peuvent assez prier Dieu de leur donner plus d'horreur de ces impuretez toutes invisibles & toutes spirituelles qui souillent les ames , que de celles qui ne souillent que les corps.

*Immunditiam aversamur carnis, offensis Aug. libr. 1.
sensibus carnis; & immunditiam diligi- contra ad-
mus nostram extinctis sensibus cordis. proph. vers. legis &*

*Quis nostrum novit spiritalem horrere
animi fæditatem? Vix enim tam ma-
gnum est aliquando flagellum famis, ut
ad id quod scriptura commemorat nos
compellat, id est ad comedendum ea
quæ de femoribus exeunt; Ista vero
fame quæ miserorum animæ inopes veri-
tatis ea pro veritate comedunt quæ car-
nalibus sensibus pariunt, usquequaque
plena sunt omnia tanto infelicius, quan-
to nocet amplius & horretur minus.*



*Pour le Jeudy de la troisième
semaine de Carefme.*

LAbelle mere de saint Pierre avoit
une grosse fievre. Luc. 4.
M. iiiij

1. Les SS. Peres regardent cette fievre comme la figure des pechez , qui font dans l'ame ce que la fievre fait dans le corps. La fievre de l'un , disent ils , est l'avarice , en un autre c'est l'amour de ses plaisirs , dans un autre c'est l'attachement aux divertissement , dans un autre ce sera la recherche des vanitez & du luxe , dans un autre enfin , ce sera l'aversion & la haine. *Sic avaritia , sic libido ,* dit S. Augustin , *sic odium , concupiscentia , luxuria , nugacitas spectaculorum febres sunt animæ tuae.*

*Aug. de de-
cem chord.
a. 8. v.*

2. Ainsi la premiere chose que chacun doit faire , est de bien reconnoistre quelle est sa fievre. Car tout le monde a la sienne , & si on est assez heureux pour éviter les grands accés , on ne peut empescher au moins les émotions qui conduisent aux grandes maladies si on les negligee..

Aug. ibid.

3. Quand nous avons reconnu nostre maladie , & la passion qui domine en nous , nous devons la haïr , & ne pas l'aimer comme font la pluspart des hommes , *Debes febrem odisse ;* comme les malades que nous voyons haïssent leur maladie , & souhaitent avec ardeur d'en estre bien-tost délivrez. Car c'est la difference des maladies de l'ame

LE JEUDY DE LA 3. SEM. DE CAR. 273
d'avec celles du corps ; On aime ces
premieres , on y trouve son plaisir , &
on craint d'en estre gueri.

4. Cette haine de la maladie & de
la fievre de l'ame doit paroistre au de-
hors , comme nous voyons que les ma-
lades tous les jours temoignent la hai-
ne qu'ils ont de leur fievre par des mar-
ques exterieures , en s'abstenant de tout
ce qui la pourroit entretenir ou aug-
menter ; en se faisant des violences pour
prendre ce qui les peut guerir , en se
soumettant a un medecin , & en obser-
vant ponctuellement tout ce qu'il or-
donne.

5. On voit de là , qu'on ne doit pas
chercher des directeurs complaisans
qui nous flattent dans nos vices , & qui
nous y entretiennent. La paix que ces
personnes gardent à nostre égard est
une paix cruelle. Plus ces personnes
persecutent nos maux , plus l'amour
qu'ils ont pour nous est solide , comme
les medecins des corps qui font mieux
la guerre à la maladie passent pour les
plus habiles. *Ideo vult sanum eum esse* *Ang. ibid.*
quia odit eum febrentem. Est medicus
febris persecutor , ut sit hominis libera-
tor. Ita concordas cum medico , niteris
cum medico , & libenter audis quod

M v

I I.

Mais toutes ces choses que nous venons de marquer, & qui pourroient suffire pour guerir les maux du corps, ne suffisent pas pour guerir les maladies de l'ame. Ce n'est pas assez que le malade connoisse son mal & qu'il le sente, & qu'il s'addresse aux medecins spirituels. Si JESUS-CHRIST n'agit luy-mesme invisiblement dans ce malade, les directeurs font aussi peu pour le soulager queles Apostres faisoient alors pour guerir la belle mere de S. Pierre. *Quis tantus est homo, qui aliis possit subvenire; cum sibi ipse non possit? Quis possit aliis vitam reddere, cum ipse mortem non possit evadere?* C'est donc à JESUS-CHRIST qu'il faut s'addresser, c'est de luy qu'il faut espérer tout. Il faut que ce soit luy qui guerisse nos passions pour nous rendre sains & capables de le servir fidelement. Il faut que ces excés de mauvaise chaleur qui font nos maladies, se perdent par une autre chaleur divine, & plus cette chaleur du S. Esprit croist en nous, plus elle nous détache de

*Ambro. in
caecitatem*

2. Aussi cette parole de nostre Evangelie : *Stans super illam imperavit febri, il commanda à la fievre*, est une des expressions les plus formelles pour prouver qu'il faut que Dieu agisse le premier dans les ames afin de les guerir, avant que les Ministres de l'Eglise puissent rien faire au dehors. Et il n'y a que JESUS-CHRIST qui agisse avec un pouvoir si absolu dans la maison de saint Pierre qui est l'Eglise.

3. Il est marqué que la guerison de cette femme fut si parfaite, qu'elle se leva à l'heure mesme pour servir celuy qui luy avoit rendu la santé ; *& ministrabat illi.* C'est un bonheur que ceux à qui Dieu fait une pareille grace doivent estimer d'autant plus qu'il est plus rare. Car il est rare que JESUS-CHRIST guerisse de telle sorte une ame qu'il ne luy reste plus ensuite aucune foiblesse considerable qui l'empesche d'entrer aussi tôt dans le service de Dieu, comme la belle mere de S. Pierre. C'est quelquefois mesme pour nous préserver d'une plus grande maladie, que ce divin medecin des ames ne nous guérira pas si promptement. Il nous laisse quelques langueurs afin de nous humi-

M. vj.

lier. Si nous sentions toujours dans nous une grande facilité pour le bien, il nous seroit aisé de nous attribuer à nous mesmes ce qui est à Dieu. C'est donc par une sage conduite qu'il nous laisse toujours quelque foiblesse afin que nous soyons toujours dans la crainte, que le ressentiment continual de nos infirmités, nous fasse toujours pousser vers Dieu nos gemissemens & nos cris, & que ces cris continuels nous tirent de cet état de tieudeur qu'il condamne si fort dans son Ecriture : Car il dit luy-même qu'il aimeroit mieux que nous fussions plutost tout à fait froids que tiedes, & il seroit peut-être à souhaiter que les personnes tiedes tombassent dans de grands pechez, afin de rentrer en eux mesmes ; comme il vaudroit peut-être mieux quelquefois dans les maladies des corps que l'on tombast dans quelque fièvre un peu considérable, & qui passeroit promptement, que d'estre miné insensiblement par une fièvre lente qui peu à peu le reduiroit à la mort...

